

22 DÉCEMBRE 1984

## LA MUSIQUE PAR CLARENDON

## L'AVANT-GARDE PIÉTINE

**L**E danger des mouvements dits d'avant-garde, c'est l'embourgeoisement. L'académisme guette les révolutionnaires. Je m'en suis convaincu une fois de plus en assistant au dernier concert du « Domaine Musical », à l'Odéon.

Devant ces tentatives de renouveau et cet étalage de recherches, on cesse très vite de s'ébahir et de se scandaliser. Mais on se lasse plus vite encore de l'effroyable monotonie de ces soirées languissantes. La découverte du moindre « effet » entraîne, ipso facto, sa répétition, si bien qu'il n'en fait plus aucun. Au début d'une œuvre de Xenakis au titre énigmatique, Eonta, étants, un jeune pianiste japonais s'agitait comme un diable au clavier, jetant furieusement sa main droite — protégée de sparadrap par crainte des collisions — vers le registre suraigu, comme un oiseau rageur picore. Ce geste, mille fois répété, engendra l'indifférence au bout de quelques secondes. Sans doute « le cerveau électronique IBM-7090 de la place Vendôme qui avait calculé cet épisode » (cf. programme) avait-il eu plus de patience que nous. Heureux Wagner, Schumann et autres Beethoven, qui n'avaient pas de cerveau électronique à leur disposition, mais une pauvre cervelle en matière grise : eh bien, ils s'en tiraient, le croirait-on, par ce moyen de fortune !

Poly-chronies, de Jean-Claude Eloy, n'est pas un ouvrage désagréable, tant s'en faut. Au fait, l'auteur produit un univers raffiné : frôlements, chocs cristallins, combinaisons de timbres rares, silences rompus par des tintements extrême-orientaux : on se croirait chez Madame Chrysanthème. Cet univers, l'auteur s'y installe, mais il n'en fait rien, il ne l'anime pas, au sens étymologique du terme : pas de force créatrice — un éparpillement de sensations ; pas de statue, ni de monument — un monceau de miettes versicolores, agréables et vaines.

Messiaen lui-même se répète beaucoup. Ses Couleurs de la cité céleste, inspirées de l'« Apocalypse », à base de plain-chant, de rythmes hindous, de tirelis d'oiseaux exotiques et coléreux, de pierres précieuses et de « sons-couleurs » — on les a

déjà entendues mainte et mainte fois. Assurément, on ne peut exiger d'un musicien qu'il se renouvelle sans cesse : le romancier le mieux doué écrit cinq ou six fois le même livre, avec des variantes. Tout de même on a l'impression que l'avant-garde, loin d'avancer, réédite ses recettes et piétine.

Tandis qu'un Stravinsky a fait du chemin pour accourir de sa Russie natale et entrer dans la ronde odéonienne des jeunes Turcs, où, vieillard glorieux mais égaré, il se ridiculise. J'écoutais l'autre matin, à la répétition du concert public de l'Orchestre National (1), la ballade sacrée qu'il écrivait pour le IV<sup>e</sup> Festival musical d'Israël : Abraham et Isaac. Composé en hébreu et narrant le sacrifice qu'Abraham s'apprête à faire sur l'ordre de Yahweh, l'ouvrage se résume à une complainte véhémement du baryton, ponctuée de hoquets et accompagnée de bruits indécents : un pet de basson, un rot de clarinette, le rôle d'un violoncelle.

Je rêvais qu'un ange — ou un démon — transportait Stravinsky dans le temps, de 1910 en 1956, et lui disait : « Voilà la musique qu'un jour tu composeras : après L'Oiseau de Feu et Petrouchka, Abraham et Isaac. Evidemment, tu as fait du chemin : en avant, ou à reculons ? » Après la composition, la décomposition. Sois tranquille, d'ailleurs : ton pavillon couvrira toujours ta marchandise. On t'applaudira sans conviction, avec le sentiment d'accomplir un triste devoir... »

Auparavant, des pièces bréviissimes de Webern : toiles d'araignée sonores, avec de jolies gouttes de rosée au croisement des fils. Et le robuste Concerto pour violon de Brahms, étayant les fragiles musiques de notre temps. Michel Schwalbé en était le soliste sous la direction vraiment magistrale de Maurice Le Roux. Quel admirable violoniste, chaud, vaillant, coloré, se jouant des pièges où, un soir — vous en souvient-il ? — un malheureux tomba. Il était accompagné par Karajan à la tête de la Philharmonie de Berlin, dont le concertmeister s'appelait justement Michel Schwalbé : juste revanche !

Clarendon.